

**LA SOCIÉTÉ JAPONAISE
DEVANT LA MONTÉE
DU MILITARISME**

Culture populaire et contrôle social
dans les années 1930

Sous la direction de
Jean-Jacques Tschudin et Claude Hamon



Éditions
Philippe Picquier

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer nos remerciements à :
l'université Paris Diderot – Paris 7 et le GREJA (Groupe de recherches sur le Japon) – LCAO (Langues et civilisations de l'Asie orientale), Paris 7, qui ont aidé, financièrement et matériellement, à l'organisation du colloque ;
la Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises (auprès de la Fondation de France) et du Centre de recherche sur les civilisations chinoise, japonaise et tibétaine (UMR 8155) dont l'aide généreuse a permis la publication de ces actes.
Nous remercions également la fondation Kawakita pour la photographie de Ri Kôran.

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises (Fondation de France), du Centre de recherche sur les civilisations chinoise, japonaise et tibétaine (UMR 8155) et de l'université Paris Diderot – Paris 7

© 2007, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert

BP 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : *Odoru seijin* (Les conquérants dansent), illustration publiée dans le numéro de décembre 1938 de la revue *Shufu no tomo* (D. R.)

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-87730-988-2

SOMMAIRE

Avant-propos	7
Introduction	
par Jean-Jacques Tschudin	11
Savoirs et colonies : l'archéologie et l'anthropologie japonaises en Corée	
par Arnaud Nanta	21
Chinois et Japonais aux houillères de Fushun en Mandchourie	
par Claude Hamon	33
Publicité et propagande : le modernisme comme méthode	
par Gennifer Weisenfeld	47
Sport et politique du corps dans le Japon totalitaire	
par Wolfram Manzenreiter	71
Idéal féminin et politique de la famille	
par Anne Gonon	91
De la militarisation de la culture impériale	
par Sabine Frühstück	109
Des chaises pour tous ? Production de masse et design mobilier	
par Anne Gossot	123
Les chansons populaires, de l'inquiétude à la résistance ?	
par Midori Hirose	149
Le théâtre devant la montée du militarisme	
par Jean-Jacques Tschudin	165
La perversion coloniale et le cinéma : le double jeu de Ri Kôran/Yamaguchi Yoshiko	
par Josiane Kawatake-Pinon	187

Le Japon démembré : quelques réflexions sur le <i>Shanghai</i> de Yokomitsu Riichi	199
par Stephen Dodd	
Histoire et prophétie : l'après-guerre vu depuis les années 1930	211
par Michael Lucken	
Présentation des contributeurs	233
Complément bibliographique	237

AVANT-PROPOS

Ce volume rassemble les contributions présentées lors du colloque international organisé sur le campus de Jussieu les 18, 19 et 20 mai 2006 par le GREJA (Groupe de recherches sur le Japon dans le domaine des sciences sociales et humaines), une équipe d'accueil qui réunit les enseignants-chercheurs et doctorants de la section de japonais de l'université Paris Diderot – Paris 7.

Ces études se proposent d'examiner quelques aspects majeurs de l'évolution de la société japonaise au cours des années 1930, cette décennie de la « sombre vallée » (*kurai tanima*) qui verra le Japon glisser de la relative liberté et ouverture de la « démocratie de Taishô » vers un régime totalitaire, impérialiste et fascisant, qui, dans une perpétuelle fuite en avant, finira par mener le pays à la catastrophe de la guerre du Pacifique. Elles peuvent se répartir en trois grands domaines thématiques : d'abord celui de la gestion des territoires coloniaux, avant tout de la Corée et de la Mandchourie, puis celui du contrôle social et de l'endoctrinement de la population, avec en particulier le recours aux techniques modernes de la publicité et du design, et enfin celui des réactions et des choix de la culture, populaire ou savante, devant la militarisation croissante et les bouleversements sociaux qu'elle entraîne dans son sillage. Nous tenons cependant à préciser que, dans la mesure où nous souhai- tions, à l'intérieur du cadre temporel et contextuel donné, accor- der la plus grande liberté aux participants, les textes qui suivent ne forment pas un tout homogène qui représenterait la position de notre groupe de recherche en tant que tel, ni même nécessairement celle des responsables de cette publication.

Succédant à *La Nation en marche : Etudes sur le Japon impé- rial de Meiji* (Éditions Philippe Picquier, 1999) et à *La Modernité à l'horizon : La culture populaire dans le Japon des années vingt* (Éditions Philippe Picquier, 2004), *La Société japonaise devant la*

SABINE FRÜHSTÜCK
Université de Californie, Santa Barbara

DE LA MILITARISATION DE LA CULTURE IMPÉRIALE

INTRODUCTION

Dans la première partie du ^{xx}e siècle, la militarisation de la culture japonaise se poursuit sur divers plans ¹. Les hommes, mais aussi les femmes et les enfants, sont entraînés à manier le fusil, que ce soit pour attaquer l'ennemi ou pour se défendre. La culture visuelle – que j'ai mise au cœur de mon analyse – devient un des principaux médias de cette entreprise de militarisation. Les journaux illustrés, les magazines et les livres insistent sur le rôle des valeurs, des lois et des idéaux des forces armées impériales dans la vie des femmes, des enfants, voire même des animaux. Je me propose donc, en insistant sur la force et l'efficacité des supports visuels dans la diffusion de cette militarisation culturelle, de déconstruire – en dégagant leur idéologie sous-jacente – trois clichés solidement établis sur le Japon en temps de guerre : à savoir, tout d'abord celui de la séparation tranchée entre les hommes se battant sur les champs de bataille et les femmes les encourageant de l'arrière ; puis, en deuxième lieu, celui de la contradiction entre la notion émergente de l'enfance en tant que phase particulièrement vulnérable, nécessitant donc une attention spécifique dans la vie d'une personne, et la militarisation massive des corps et des esprits de ces mêmes enfants ; enfin, celui de la continuité entre la militarisation de certains animaux en période de guerre et leur « pacification » immédiate une fois la paix revenue.

LA MILITARISATION DES FEMMES : UNE MISE EN CAUSE DE LA DIVISION « ZONE DE COMBAT/ARRIÈRE »

Au début des années 1930, le corps physiologique mâle est devenu un principe organisateur central de cet Etat-nation qui

exige une cohésion entre les classes sociales et les régions, mais ne transcende pas les différences de sexe. L'armée de masse moderne, dans ses efforts pour fabriquer des soldats plus vigoureux – en excluant explicitement les femmes et les personnes sexuellement ambiguës –, s'est transformée en une machine hautement performante pour former à la discipline militaire des centaines de milliers de jeunes hommes. Les exercices inspirés des drills militaires deviennent la base de l'éducation physique imposée plus tard dans les écoles afin d'améliorer la condition physique des élèves [FRÜHSTÜCK 2003]. Ainsi, les soldats pour une armée moderne sont formés à la fois par l'école obligatoire et par la conscription militaire, introduites toutes deux en 1872. L'édification de la nation et de l'empire japonais à la fin du XIX^e siècle offrait une base puissante pour développer un idéal viril imaginé, puis incarné sous sa forme la plus accomplie dans les académies militaires et sur les champs de bataille des nombreuses guerres menées par le Japon entre 1870 et 1945. Alors que l'armée constitue depuis plusieurs décennies déjà l'institution majeure pour façonner une conception moderne de la virilité, il faut attendre mars 1935 pour qu'une voix anonyme proclame, dans un article du *Rikugun gahô* (Journal illustré de l'armée de terre) qu'il est temps que les « fils de l'empire » (*kôkoku danji*) engagés sur les champs de bataille soient rejoints par les femmes « prêtes et désireuses de défendre l'arrière afin de surmonter la crise nationale ». L'auteur estimait qu'en cette époque de guerre moderne, un manque de vaillance morale des femmes restées à l'arrière serait encore plus dangereux pour l'Etat que l'ennemi lui-même [ANONYME 1935 : 86].

Ironiquement, la militarisation toujours croissante des femmes entreprise pour soutenir les hommes combattant sur le front, a fait progressivement apparaître la vulnérabilité du soldat en tant qu'icône de la modernité, précisément parce qu'il doit être sans cesse nourri, et sa valeur iconique soigneusement entretenue, par les femmes. Jusqu'alors, le gouvernement du Japon impérial avait cherché à mener ses guerres en établissant et renforçant une dichotomie sexuelle qui réservait aux seuls hommes le rôle de guerriers sur les champs de bataille, confinant les femmes aux rôles de supporters et de pourvoyeuses de réconfort à l'arrière. Pourtant, au fur et à mesure que les hostilités se prolongent, le même personnel politique s'aperçoit qu'il est nécessaire d'employer des femmes là où elles ne sont pas censées avoir leur place. Par conséquent, il faut procéder à toute une série de manipulations des constructions de genre (*gender*) concernant les femmes et la féminité pour renforcer davantage le parallélisme entre leur rôle à l'arrière et celui des soldats sur les champs de

bataille, afin d'établir, sinon la réalité, tout au moins la possibilité de femmes se battant sur le front tout en conservant leur *altérité* en tant que telles. Les premiers historiens du rôle des femmes en temps de guerre ont laissé entendre que ces dernières étaient fortement militarisées et faisaient preuve d'un activisme agressif dans l'effort de guerre à l'intérieur du pays. Mais s'ils ont ainsi apporté d'importantes contributions aux *gender studies* ainsi qu'à l'étude du nationalisme et de la construction de l'empire, ils n'ont pas pour autant questionné la division sexuelle classant les hommes comme combattants sur le front et les femmes comme supporters à la maison. Je pense néanmoins que les dirigeants militaires étaient, quant à eux, parfaitement conscients de l'utilité de ces stéréotypes sexuels pour parfaire la cohésion de leurs troupes [ADDIS, RUSSO, SEBESTA 1994 ; ENLOE 2000 ; KATZENSTEIN 1998 ; LORENTZEN, TURPIN 1998] et aussi qu'ils tirèrent tout le parti possible de ce potentiel en s'appuyant sur une nouvelle culture de masse de plus en plus rigoureusement contrôlée par les autorités.

Les publications populaires qui, pendant les années de guerre, célèbrent l'état d'esprit des soldats japonais ne sont pas seulement lues par les garçons et les hommes, mais aussi par les filles et les femmes, poussant certaines de ces dernières à s'engager comme nurse militaire ou à rejoindre l'une des multiples organisations féminines se proposant de soutenir et de reconforter d'une manière ou d'une autre les soldats au front. Surtout après l'incident du pont Marco-Polo (7 juillet 1937) qui transforme les confrontations avec la Chine en une guerre à part entière, le ministère de l'Armée, suivi par d'autres instances gouvernementales, annonce qu'il est désormais du devoir des femmes de s'engager dans des activités de « défense » et de « service sur le front intérieur » [KANÔ 1995 : 65]. Le décret de mobilisation générale (*kokka sôdôin-hô*), mis en vigueur en avril 1938, envisage une guerre reposant sur la mobilisation générale de la population tout entière. La définition des vertus féminines offerte par la formule « bonnes épouses et mères avisées » se modifie et, à partir de la seconde moitié des années 1930, les femmes sont désormais considérées comme des « sujets de la nation » (*hitori no kokumin*) et, en tant que tels, censées participer à l'effort de guerre « au bénéfice de la nation » (*okuni no tame*) en remplissant diverses tâches à l'arrière pendant que les hommes combattent sur les champs de bataille continentaux. L'Association féminine de défense nationale (Kokubô fujinkai) encourage les efforts des « femmes de l'arrière » (*jûgo no josei*) et s'emploie à diffuser largement l'idée qu'elles doivent se préparer et acquérir des notions de défense en prévision d'une crise. Les activités les plus fréquemment proposées sont l'aide aux familles endeuillées, l'offre



Figure 1 : Publicité pour la crème Utena, accompagnée du slogan « Les femmes de l'arrière doivent être gaies, vaillantes et belles ! » [Shufu no tomo 1937 ; vol. 13, n° 4, avril 1937.]

de traitements médicaux gratuits pour les blessés de guerre et les familles touchées, les rassemblements dans les gares pour saluer et encourager les troupes partant pour le front, l'envoi de centaines de milliers de « colis de réconfort », ainsi que de « lettres de réconfort » aux soldats sur les champs de bataille [ANONYME 1935 : 88]. Parmi les autres objectifs proposés, on trouve l'encouragement à fortifier les vertus de la femme japonaise, à combattre les « pensées déviantes » (*furyô shisô*) et le pacifisme (*hansen shisô*), et à élever les enfants de façon à ce qu'ils servent l'empire. Les membres de l'Association doivent aussi se rendre auprès des familles des soldats envoyés au front afin

d'assister leur épouse dans les tâches de la vie quotidienne, de leur servir de conseillères et de confidentes et de s'assurer qu'elles demeurent chastes et fidèles [KANÔ 1995 : 72]. En moins de dix ans, quelque dix millions de femmes ont rejoint l'Association. Nombre d'entre elles sont préparées à franchir la barrière idéologique séparant les champs de bataille et le front intérieur, et plusieurs milliers le feront effectivement [KANÔ 1995 : 63]. L'entrée dans les années 1940 exige un engagement encore plus accru des femmes dans les activités militaires. Les nurses incarnent de façon exemplaire cet engagement, résumé emblématiquement dans le slogan « les hommes [deviennent] des soldats, les femmes des nurses militaires » (*otoko wa heitai, onna wa jûgun kangofu*) [KAMEYAMA 1997 : 81, 114 ; KANÔ 1995 : 65]. Peu à peu, l'image de la nurse dans la presse et au cinéma devient celle de quelqu'un qui, bien qu'étant une femme, sert au front, celle d'une personne qui, sans être vraiment un homme, combat tout au moins à leurs côtés. La publicité, les arts, les chansons et les poèmes présentent une image toujours plus idéalisée de la nurse militaire, cette « précieuse déesse » en uniforme et coiffe blanche, qui soigne gentiment et efficacement les guerriers qui ont été blessés en combattant pour la nation [KAMEYAMA 1997 : 163].

Dans les années qui voient les femmes des territoires sous contrôle colonial japonais enrôlées de force dans les « lieux de réconfort » (bordels militaires), la militarisation des femmes japonaises s'intensifie également. De nouvelles lois, mises en vigueur les 23 mars, 12 avril et 10 juin 1945, déclarent que, à l'instar des hommes, les femmes dans les colonies japonaises sont des sujets impériaux et qu'elles peuvent être mobilisées pour servir au front. Au départ, la nouvelle législation concerne toutes les femmes de moins de quarante-cinq ans, mais elle est limitée plus tard à celles entre dix-sept et quarante ans. Celles qui sont malades, enceintes, ou dont la présence est indispensable à la survie de la maisonnée, sont exemptées. En cas de décès, elles sont assurées d'une place au sanctuaire de Yasukuni, à Tôkyô, comme tous les autres soldats de l'Armée impériale [SASAKI 2001 : 121-129]. Il est difficile d'estimer le nombre de femmes qui participèrent réellement à des combats, mais des témoignages personnels et des comptes rendus oraux montrent de façon convaincante que quelques-unes au moins le firent [SASAKI 2001 : 121-147].

Cette législation sur la mobilisation des femmes (*joshi chôyô*) est généralement interprétée comme l'ultime sursaut désespéré, mais sans conséquence pratique, d'un pays acculé à la défaite. Cependant, des plans et des mesures préparatoires concernant l'intégration des femmes dans l'Armée impériale étaient déjà apparus au moins depuis la création de l'Etat fantoche du Mandchoukouo, en 1932. Dans un article du numéro de mars 1935 du journal illustré *Rikugun gahô* mentionné plus haut, Shimaha Setsuko s'appuie sur des exemples historiques de femmes ayant combattu aux côtés des hommes pour souligner la nécessité de les voir participer à l'effort de guerre sur les champs de bataille. Au cours de la période d'Edo, seules les femmes des guerriers pouvaient porter des armes, mais, précise l'article, les cas de femmes se battant aux côtés des hommes étaient rares. En fait, même les femmes et les filles des samouraïs n'avaient pas le droit de prendre directement part aux combats tant que l'ennemi demeurait à l'extérieur du château ou de la forteresse, mais lorsqu'il y pénétrait, elles se battaient toutes, jeunes et vieilles, pour contribuer à la défense de la place forte [SHIMAHARA 1935 : 61]. Un attaché de presse du ministère de l'Armée, Matsui Shinji, va encore plus loin en réfutant l'idée même qu'il pourrait y avoir contradiction naturelle entre les activités de combat et les femmes [MATSUI 1935 : 33-40].

Cette revue était avant tout réservée aux officiers et sous-officiers, ainsi qu'à leurs familles, mais d'autres magazines, qui avaient une circulation plus large et étaient lus dans tout le pays, s'interrogeaient eux aussi sur la possibilité d'envoyer des femmes

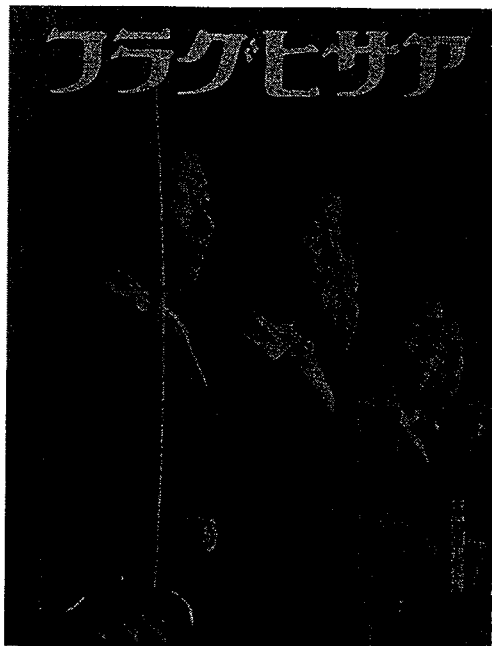


Figure 2: « Etudiantes s'exerçant au maniement d'armes », couverture de la revue *Asahi guraifu* (29 janvier 1941).

se battre au front. Dans son numéro du 29 janvier 1941, le périodique *Asahi guraifu* (*Asahi illustré*) – un des pionniers du photo-journalisme – proclame fièrement que les jeunes femmes qui figurent sur sa couverture sont « toutes résolues à prendre leur fusil » (*hitori hitori ga jû o toru kokoro*). En réalité, ce sont des étudiantes de l'Ecole ménagère de Tôkyô (*Tôkyô kasei gakuin*) – une institution réservée aux jeunes filles – qui apparaissent sur l'image, photographiées alors qu'elles participent à un exercice de maniement d'armes.

L'article accompagnant la photo de couverture explique que ces drills militaires (*gunji*

kunren) sont un nouveau sujet, enseigné depuis l'automne 1940 à raison de deux heures hebdomadaires, et que les jeunes filles qui apparaissaient sur l'image – des diplômées d'un collège féminin, âgées de vingt ans – se livrent avec passion à cet entraînement. L'article ajoute qu'un sergent instructeur s'est engagé à étudier le caractère spécifique des exercices militaires réservés aux femmes. Constatant qu'au niveau des marches, leur niveau est lamentable, il annonce sa détermination à leur inculquer les techniques adéquates, les règles régissant la vie de groupe, ainsi que les vertus de la discipline militaire [*Asahi guraifu* 1941 : 19].

Les légendes des nombreuses photographies de femmes participant à des drills insistent volontiers sur le fait que les uniformes, les bérets et les fusils ont l'air « très chic portés par ces jeunes femmes ». Un journaliste anonyme en conclut que les filles japonaises peuvent soutenir la comparaison avec leurs homologues américaines, allemandes ou italiennes. Un autre annonce fièrement que les femmes ont leur propre style quand elles tirent au fusil et que, bien qu'elles soient peut-être plus lentes que les hommes, il n'y en a pas une seule qui ne soit capable de manier correctement son arme. Un autre encore est convaincu que « la beauté de ces exercices réalistes ne saurait être niée » [*Asahi guraifu* 1941 : 19]. Il est fort peu probable que l'une ou l'autre de ces étudiantes de l'Ecole ménagère de Tôkyô ait jamais pris part à un vrai combat. Cependant, au plan visuel, elles l'avaient fait. Ces représentations

graphiques de femmes en temps de guerre anticipaient avec agressivité sur un avenir qui allait se réaliser quelques années plus tard. Les raids incendiaires sur Tôkyô et les autres centres urbains vont amener la guerre sur le front intérieur ; les femmes s'engagent alors dans les Forces d'auto-défense, d'abord comme nurses, puis sur divers autres postes. La dichotomie sexuelle établie par la rhétorique guerrière de l'armée a néanmoins servi des objectifs idéologiques allant au-delà de l'effort de guerre du Japon, et elle a continué à apparaître en filigrane dans les configurations de genre (*gender*) et de l'Etat-nation, des lendemains de la guerre du Pacifique à nos jours [FRÜHSTÜCK 2007].

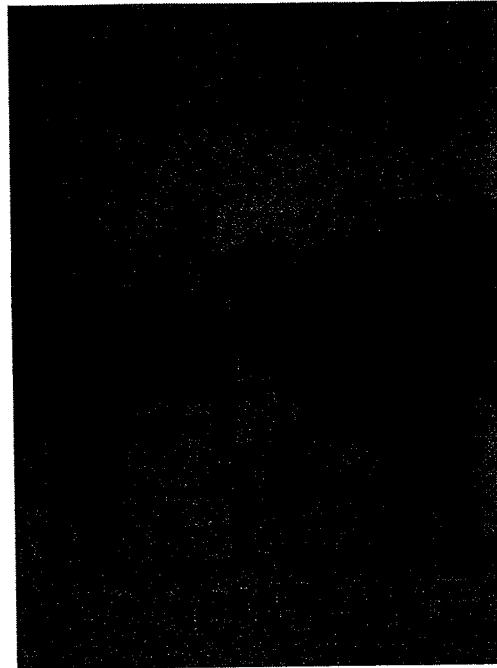


Figure 3 : « Garçonnetts en uniforme », couverture de la revue *Asahi guraifu* (29 janvier 1941).

LA MILITARISATION DES ENFANTS – UNE MISE EN CAUSE DE L'ÉMERGENCE DE L'« ENFANCE »

La vision de l'enfance comme un royaume séparé de l'âge adulte et des enfants comme des créatures particulièrement vulnérables exigeant protection et soins spécifiques a été scientifiquement acceptée dans les premières années du ^{xx}e siècle, avec la fondation de la pédiatrie, le développement d'institutions pour les enfants et la promulgation de lois de protection de l'enfance [FRÜHSTÜCK 2003 ; 2004b]. Tous ceux concernés par le futur de l'empire japonais – pédagogues, médecins, politiciens, etc. – ont entrepris de promouvoir des programmes d'éducation physique et d'hygiène pour rééquilibrer le curriculum scolaire de l'époque, dominé par une formation fondamentalement académique. Avec la guerre sino-japonaise de 1894-1895, la qualité de la condition physique des jeunes gens était devenue cruciale pour les forces de la nation ; aussi les exercices paramilitaires (*heishiki taisô*) réclamés depuis le début par l'armée et la marine impériales, commencèrent à être pratiqués dans les écoles secondaires. Tout

particulièrement en période de guerre, l'idéal non seulement d'une armée forte, mais aussi d'une armée d'hommes forts se répand. La taille réduite et les faiblesses physiques des troupes japonaises en 1894 étaient une préoccupation majeure des responsables, qui furent nombreux à penser que le système scolaire était le plus à même d'y remédier. Les ministres de l'Education prirent sur eux de demander davantage d'éducation physique pour les écoliers de l'école élémentaire, ainsi que des exercices paramilitaires accomplis au rythme des chants martiaux pour les degrés supérieurs. Les enfants étaient aussi encouragés à mener une vie saine et ceux des villes, qui avaient l'habitude de prendre un moyen de transport pour aller à l'école, à s'y rendre à pied.

Manifestement, les autorités ont trouvé dans l'éducation des enfants un bon moyen pour orienter et contrôler la société, et les manuels scolaires font désormais preuve d'une nouvelle tolérance, voire même d'encouragements, envers les jeux dangereux pratiqués par les garçons dans l'espoir que de telles activités les rapprochent encore davantage des soldats et renforcent leur admiration pour la vie militaire. Tout particulièrement à partir de la seconde moitié des années 1930, les établissements scolaires se mettent à insister toujours davantage sur les valeurs martiales, incitant les élèves à « jouer au soldat » (*heитай gokko*) et à vivre à la dure, une leçon que martèlent également les publications destinées aux enfants. Les manuels scolaires finissent d'ailleurs par proclamer que les garçons japonais sont les plus forts du monde et que c'est en chantant des chants militaires que les garçons deviennent de véritables hommes japonais [YAMASAKI 2001 : 38-48].

Le militarisme pénètre alors fortement le monde en pleine croissance de l'édition et de l'illustration pour enfants, le conduisant à transgresser de façon spectaculaire l'idée traditionnelle que les enfants sont, et doivent être, tenus à l'écart des dangers, de la violence et de la guerre. Kôdan-sha et d'autres maisons d'édition majeures sortent à l'intention des enfants et des adolescents quantité de magazines et de livres véhiculant des thèmes militaires. Parmi les principaux, on peut mentionner *Kodomo no ehon : Nippon no rikugun* (Livre d'images pour enfants : l'Armée impériale de terre) (1940), *Dai Nippon seinen* (La jeunesse du Grand Japon) (1941) ou encore *Nippon no kodomo* (Les enfants du Japon) (1941). En traçant un portrait idéalisé de la vie militaire et de ses soldats, ces publications acceptent, dans un premier temps, l'idée de ces jeux guerriers, pour finir, plus tard, par aller jusqu'à les encourager. Au cours des années 1930, cette pénétration de la culture populaire par le militarisme, alors même que ce dernier est de plus en plus aliéné de la société civile, s'accroît encore davantage. Ainsi, par exemple, le numéro de novembre 1933 de

Shônen kurabu (Le club des garçons) – le plus important périodique destiné à ce lectorat – contient un « Album photo de l'Armée impériale de terre » produit avec le support massif de l'administration militaire. Parmi les unités qui s'étaient engagées à fournir des photographies et des informations, on relève la présence du club de presse de l'armée, du Bureau des services topographiques, de l'Institut de recherches militaires, de plusieurs régiments des régions de Chiba et de Nagano qui fournissent de longues listes d'officiers présentés nommément avec leur grade. Ce cahier consiste avant tout en une série de photographies de l'empereur Hirohito passant en revue des troupes et assistant à des manœuvres et à des défilés, mais il se termine par un dessin humoristique en pleine page qui souligne et cristallise le but de l'entreprise en présentant un jeune héros qui, plein d'assurance, annonce que tous ses camarades de classe « visent les trois étoiles² ! » [*Shônen kurabu*, nov. 1933 : dernière page].

A peu de chose près, le même phénomène de militarisation des publications populaires visant les garçons se retrouve dans celles destinées aux filles. Cependant, selon la division sexuelle en vigueur à l'époque, on leur attribue la tâche de rédiger des « lettres de réconfort », de préparer des « colis de réconfort » et de devenir des mères productives et responsables [IMADA 2003 : 57-74]. En 1923, puis à nouveau en 1939, le périodique *Shojo kurabu* (Le club des filles) offre à ses jeunes lectrices un jeu de l'oie (*sugoroku*) officiellement approuvé par les ministères de l'Armée et de la Marine. Les images des cases incluent des tableaux de personnel militaire en pleine activité, et la case d'arrivée montre un soldat au grand sourire tenant dans ses bras un enfant avec qui le vainqueur du jeu va certainement s'identifier [*Shojo kurabu* 1923 ; 1939]. Il va sans dire que ces représentations picturales de l'Armée impériale dans les publications populaires destinées aux enfants, n'abordent pas les revers de la vie militaire : l'exténuante formation de base, le traitement brutal des recrues par leurs supérieurs, la sévérité des punitions en cas d'infraction au règlement, les maladies psychiatriques liées au combat, mais aussi à l'isolement des soldats, toujours plus coupés de la société civile, voire même la prudence de l'armée lorsqu'elle fait circuler ses convois tard dans la nuit pour ne pas affoler la population civile. Non ! Les soldats représentés dans les publications populaires s'employant à la militarisation de l'enfance, dans les livres et revues destinés aux jeunes garçons et jeunes filles, sont dépeints simultanément comme de fiers et valeureux guerriers et comme des jeunes hommes pleins d'attention, protégeant la nation tout entière, veillant sur les femmes et les enfants, mais néanmoins vulnérables et, lorsqu'ils sont blessés, dépendants des soins prodigués par les femmes.

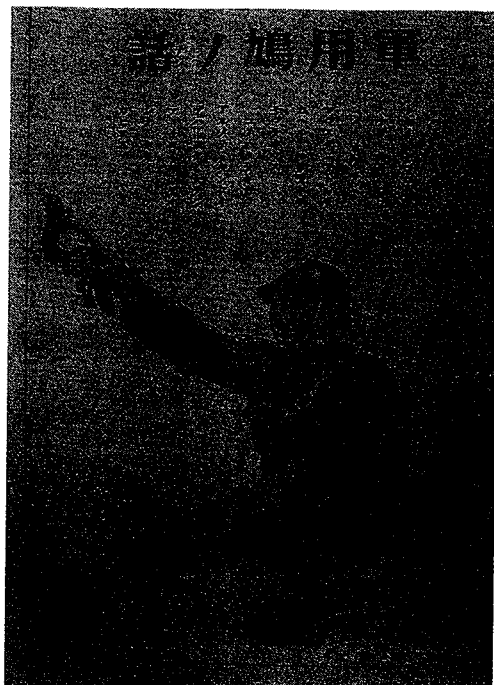


Figure 4: « Une histoire de pigeon militaire » (*Dai Nippon yubenkai*, Kôdan-sha, 1942).

LA MILITARISATION DES ANIMAUX – UNE MISE EN CAUSE DE LA RUPTURE DE 1945

Au vu des relations intimes, symboliques, mais souvent aussi réelles, des enfants avec les animaux, ainsi que des rapports, également proches, des militaires avec des animaux tels que les chiens, les chevaux et les pigeons, il me paraît difficile de parler de la militarisation des enfants sans aborder celle des animaux. Comme le notait en une formule laconique Sakurai Tadayoshi – un lieutenant de l'Armée impériale – dans un article intitulé « Les animaux, nos frères d'armes », publié dans le magazine militaire *Senyû* (Frères d'armes) :

« En temps de guerre, les animaux doivent travailler. Dans ce sens, ils ne diffèrent guère des soldats » [SAKURAI 1911 : 29-34].

L'Armée impériale japonaise utilisa surtout des chiens, des pigeons et des colombes. L'histoire des rapports que ces oiseaux entretiennent avec les représentations de la guerre, et plus tard, de la paix, au Japon, est particulièrement intéressante. Leur nom – *hato* (pigeon/colombe) – dériverait de *hachi*, étymologiquement relié à la divinité Hachiman, appelé populairement le « dieu de la guerre ». Au cours de la période d'Edo, les commerçants utilisent des pigeons voyageurs pour transmettre leurs messages, alors que les seigneurs féodaux les élèvent pour nourrir leurs faucons, mais le shogunat finit par interdire leur usage. L'Armée impériale réintroduit les pigeons voyageurs dans les années 1880 et les utilise pour la première fois lors de la guerre russo-japonaise (1904-1905). Le ministère de l'Armée s'était inspiré des pratiques en cours en Europe à l'époque de la guerre franco-prussienne de 1870, et s'était mis à former des pigeons voyageurs après des enquêtes approfondies auprès des armées françaises, allemandes et belges. D'après l'entrée du *Jidô hyakka daijiten* – une encyclopédie pour enfants publiée en 1937 – qui explique de façon détaillée l'utilité militaire des pigeons, l'armée japonaise en aurait formé des centaines, importés de Chine, de Belgique et d'Allemagne, pays qui

utilisaient tous des pigeons voyageurs pour leur système postal [Jidô hyakka daijiten kankôkai 1937 : 197-199].

L'essor des nouvelles technologies de communication avait semé le doute quant au recours aux pigeons voyageurs dans la guerre. Néanmoins, après que la Première Guerre mondiale avait réaffirmé leur utilité militaire, l'armée japonaise ouvrit un institut de recherches spécialisé en la matière, et utilisa à nouveau les pigeons voyageurs pendant toute la guerre en Asie et sur le Pacifique. Certains de ces volatiles furent même récompensés pour leur rôle lors des incidents de Chine et de Shanghai³ [Jidô hyakka daijiten kankôkai 1937 : 197-199]. Les pigeons étaient utiles pour les communications à longue distance, car ils sont capables de voler très rapidement, atteignant des vitesses stupéfiantes pouvant aller jusqu'à 90 km/h [Gunji nenkan 1943 : 414]. Ce n'est que lorsque d'autres formes de communication pour les longues distances furent développées que les pigeons commencèrent à perdre leur valeur militaire [KANEKO 1992 : 118-119].

La préface d'un de ces nombreux « Livres illustrés des animaux » (*Dôbutsu gashû*) qui sont publiés pour les enfants après-guerre, surtout dans les années 1950, montre bien la transformation subite, et apparemment sans heurt, de ces animaux utilisés et célébrés en temps de guerre comme de « loyaux guerriers », en symboles de paix. On y affirme que l'éducation pacifiste des enfants doit commencer par leur apprendre à aimer les animaux, car un véritable amour pour ces derniers renvoie directement à l'humanité. La meilleure façon de susciter cet amour est d'enseigner aux jeunes le plus de choses possibles sur les animaux, car « la connaissance est le début de l'amour ». Les parents devraient familiariser leurs enfants avec des animaux tels que les lapins, les chiens et les oiseaux, afin qu'ils découvrent combien ils sont dignes d'affection, et se faisant, ouvrir la voie menant à la construction d'une « nation authentiquement pacifiste ».

CONCLUSION

Dans cet article, j'ai voulu faire ressortir le rôle de la culture visuelle dans la mise en place d'une rhétorique militariste spécifique édiflée sur plusieurs piliers, parmi lesquels figurent les notions de genre (*gender*), de génération et de bêtes. La représentation visuelle des femmes, des enfants et des animaux dans la production culturelle des années de guerre, simultanément consolide et met en cause cette idéologie nationaliste qui assigne aux femmes le rôle de simples supporteurs de l'effort de guerre, demeurées à

l'arrière alors que les hommes se battent au front. Ces images contredisent également la vision, qui régnait auparavant, de l'enfant comme d'un être demandant des soins et des attentions spécifiques. Enfin, ces illustrations travaillent simultanément sur l'utilisation réelle des animaux⁴ et sur leur valeur symbolique, faisant d'eux tout à la fois des frères d'armes et des emblèmes de la paix.

(Traduction Jean-Jacques Tschudin)

NOTES

1. Une partie de cet article a été présentée lors du colloque « Gender and Nation : Historical Perspectives on Japan », organisé au Tōkyō Women's Plaza, les 10-12 juin 2004.

2. L'indication « trois étoiles » renvoie probablement au rang le plus élevé de l'Armée impériale, celui de *taishō* (général), mais cela reste ambigu, car plusieurs insignes de rang comprenaient trois étoiles, comme par exemple celui de *jōtōhei* (soldat de première classe), de *sōchō* (sergent-major) et de *taisa* (colonel), avec des couleurs et des galons différents [cf. <http://patriot.net/~jstevens/Isiu-Island/ranks.html>].

3. D'après le *Gunji nenkan* (Almanach militaire) de 1943, l'armée utilisait surtout des chevaux, des chiens et des pigeons. L'auteur explique qu'avec l'essor de la technologie militaire, les chevaux sont de moins en moins importants en combat [*Gunji nenkan* 1943 : 403]. Mais en fait, alors qu'il y avait une proportion de dix-neuf chevaux pour cent soldats pendant la guerre russo-japonaise, de trente-sept pour cent hommes pendant la Première Guerre mondiale, leur nombre avait encore augmenté au moment de l'« Incident de Chine » en 1937. Il semble donc évident qu'un grand nombre de chevaux ont été utilisés au cours de ces années de guerre.

4. Aujourd'hui encore, les forces américaines utilisent des animaux comme « armes de guerre ». Des poulets pour détecter des gaz, des otaries pour patrouiller les côtes, des dauphins contre les nageurs de combat, alors que les chiens servent de sentinelles, de détecteurs de mine, de sauveteurs et de récupérateurs de cadavres.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADDIS, Elisabetta, RUSSO, Valeria, SEBESTA, Lorenza (sous la dir. de) [1994], *Women Soldiers : Images and Realities*, New York, St. Martin's Press.

ALLEN, Judith [2002], « Men Interminably in Crisis ? Historians on Masculinity, Sexual Boundaries, and Manhood », *Radical History Review*, 82.

ANGST, Linda Isako [2003], « The Rape of a Schoolgirl : Discourses of Power and Gendered National Identity in Okinawa », in L. Hein et M. Selden (sous la dir. de), *Islands of Discontent : Okinawan Responses to Japanese and American Power*, Lanham, Rowman Littlefield Publishers.

ANONYME [1935], « Dai Nippon kokubō jinkaifu : Kansai honbu wa dō ni katsudō shite iru ka », *Rikugun gahō*, 3 (3).

- ANZAI Sadako [1953], *Yasen kangofu*, Fûji shobô-sha.
- Asahi gurafu [1941], « Hitori hitori ga jû o toru kokoro » (couverture du numéro du 29 janvier).
- CWIERTKA, Katarzyna [2002], « Popularizing a Military Diet in Wartime and Postwar Japan », *Asian Anthropology*, 1 (1).
- ENLOE, Cynthia [2000], *Maneuvers: The International Politics of Militarizing Women's Lives*, Berkeley, University of California Press.
- FRÜHSTÜCK, Sabine [2003], *Colonizing Sex: Sexology and Social Control in Modern Japan*, Berkeley, University of California Press.
- FRÜHSTÜCK, Sabine [2004 a], « “Nur nicht kampflos aufgeben !” Die Geschlechter der japanischen Armee », in Ch. Eifler et R. Seifert (sous la dir. de), *Gender und Militär*, Berlin, Ulrike Helmer Verlag (Heinrich Böll Stiftung).
- FRÜHSTÜCK, Sabine [2004 b], « Von Männern, Tauben und Kirschblüten: Kollektives Gedenken in Militärmuseen », in S. Formanek, W. Manzenreiter, R. Domenig (sous la dir. de), *Festschrift für Sepp Linhart: Innovationen in der Japanforschung*, Münster, LIT-Verlag.
- FRÜHSTÜCK, Sabine [2007], *Uneasy Warriors: Gender, Memory and Popular Culture in the Japanese Army*, Berkeley, University of California Press.
- GARON, Sheldon [1997], *Molding Japanese Minds: The State in Everyday Life*, Princeton, Princeton University Press.
- Gunji nenkan [1943], publié par le Gunji kaikan tosho-bu.
- IMADA, Erika [2003], « Jendâ-ka sareru “kodomo” », *Soshioroji* 48 (1).
- Jidô hyakka daijiten kankôkai (sous la dir. de) [1937], *Jidô hyakka daijiten*, Jidô hyakka daijiten kankôkai.
- KAMEYAMA Michiko [1997] (1984), *Kindai Nihon kangoshi: II sensô to kango*, Domesu shuppan.
- KANEKO Hiromasa, SASAKI Kiyomitsu, CHIBA Tokuji and KONISHI Masayasu [1992], *Nihon-shi no naka no dôbutsu-shi*, Tôkyô-dô shuppan.
- KANÔ Mikiyo [1995], *Onnatachi no « jûgo »*, Inpakuto shuppankai.
- KATZENSTEIN, Mary Fainsod [1998], *Faithful and Fearless: Moving Feminist Protest inside the Church and the Military*, Princeton, Princeton University Press.
- LORENTZEN, Lois Ann et TURPIN, Jennifer (sous la dir. de) [1998], *The Woman and War Reader*, New York, New York University Press.
- MATSUI Shinji [1935], « Sensô to jûgo no josei », *Rikugun gahô*, 3, 3.
- MIYAGI Kikuko [1995 (2002)], *Himeyuri no shojo*, Kokubunken.
- MIYATAKE Gaikotsu [1986], *Han.inyô-kô* (1922), vol. 5 de *Miyatake Gaikotsu chosakushû*, Kawade shobô shinsha.
- ROBERTSON, James et SUZUKI Nobue [2002], « Introduction », in J. Robertson et Suzuki Nobue (sous la dir. de), *Men and Masculinities in Contemporary Japan: Dislocating the Salaryman Doxa*, Londres, Routledge.
- SAKATA Kiyô [2002 (1942)], *Onna no mita senjo*, Nagoya, Arumu.
- SAKURAI Tadayoshi [1911], « Sen.yû toshite no dôbutsu », *Senyû*.
- SASAKI Yôko [2001], *Sôryokusen to josei heisei*, Seikyûsha raiburarî 19, Seikyû-sha.
- SATÔ Fumika [2004], *Gunji sôshiki to jendâ; Jieitai no joseitachi*, Keiô gijuku daigaku shuppankai.
- SHIMAHA Setsuko [1935], « Hijôji ni okeru Nippon joshi no katsudô », *Rikugun gahô*, 3 (3).
- Shojo kurabu*, supplément au numéro de janvier 1923 et de janvier 1939.
- Shônen kurabu*, numéro de novembre 1933.
- YAMASAKI Hiroshi [2001], « Kindai danse no tanjô », in Asai Haruo, Itô Satoru, Murase Yukihiro (sous la dir. de), *Nihon no toko wa doko kara kite, doko e iku no ka ?*, Jûgatsu-sha.